

Vagabondages

Revue de poésie - N°48 - mai 1983 - 21 F TTC

Poésie chinoise

François Cheng
Li Po Tu Fu
Wang Wei

VAGABONDAGES

Paris-poète

VAGABONDAGES

3, rue Séguier, 75006 Paris - Tél. :634.15.16
10 numéros par an - Abonnement 190 F
(Bulletin d'abonnement en dernière page)

Paris-poète

(Association loi de 1901)

Président : **Marcel Jullian**

Secrétaire générale : **Josy Vercken**

Trésorier : **Jean Barjon**

avec le patronage de la Ville de Paris

Ont collaboré à ce numéro

Gabrielle Althen

Josette Barjon

François Cheng

Alain Déchamps

Christian Gorelli

Didier Khan

Denise Le Dantec

B. et F. de Martinoir

Charles Meyer

Wang Hong-shee

Réalisation © Librairie Séguier - ISSN 0153 - 9620

CODICO-Impressions (Rueil-Malmaison)

Imprimerie de Montligeon (Orne)

Photocomposition : Textes

Diffusion



I 21 480

Dépôt légal 11682 - Imprimé en France
Directeur de la publication : Marcel Jullian
N° de commission paritaire : 62583

POESIE CHINOISE

Introductions

François Cheng

La poésie chinoise
classique

(page 7)

La poésie chinoise
moderne

(page 27)

Nouvelles de la poésie

(page 100)

Index

(page 113)

Avant-propos

Ce numéro est d'absolue évasion.

Même le 31 « Du monde arabe » et les deux numéros consacrés, l'un à Pasternak (5), l'autre à Pouchkine (41), s'ils nous dépaysaient et nous conduisaient à la rencontre d'autres sensibilités, n'ouvriraient pas aussi largement la fenêtre à un vent aussi puissant et d'aussi loin venu. Cette fois, c'est la poésie d'un peuple immense qui entre dans la maison et, immédiatement, l'emplit en l'éblouissant. Grâce soient rendues à François Cheng. Traducteur de Saint-John Perse et Henri Michaux en chinois, il est intercesseur magistral. Non seulement, il explique, présente, définit, mais il est jardinier de floraison moderne comme classique et, de surcroît, qu'il s'agisse de textes anciens ou inédits, il traduit le plus souvent et superbement. Rares sont les écrits qui, surtout en poésie, transférés d'une langue dans une autre, conservent, même pour le lecteur ignorant la langue d'origine, la *valeur*, immédiatement ressentie des phrases jaillissant comme d'instinct, d'un imaginaire essentiellement étranger. Quelquefois, François Cheng cède la place à d'autres traducteurs. C'est le cas pour Ping Hsin, une poétesse contemporaine. Puis, il reprend le cours de sa promenade horticole.

On va, avec lui, d'émerveillements en surprises et on a l'impression, précieuse, que la sensibilité poétique constitue le lien majeur à la fois fragile et incassable – comme un fil de nylon transparent – entre des civilisations éloignées par la distance,

l'histoire, la langue et les philosophies. Ce qui frappe aussi, c'est la clarté simple de cette fantastique visite guidée. François Cheng écrit d'évidence. Parlant de la Révolution culturelle, il constate : « Elle a été une page quasi blanche pour ce qui est de la poésie ». Evoquant les poètes chinois d'outre-mer, il les montre « très ouverts aux influences extérieures » mais résolu à « créer une poésie authentiquement chinoise, capable d'exprimer leurs expériences douloureuses mais uniques ». On éprouve le sentiment, grâce à lui, d'avoir visité chaque province intérieure et extérieure de la poésie chinoise avec la curiosité savante d'un initié attentif à chaque source qui chante.

« Nous avons bu tant de rosées
« En échange de notre sang ».

...comme l'écrit Ya Ting.

Marcel Jullian

Introduction

La poésie chinoise classique

La poésie chinoise classique, dont l'origine remonte à mille ans avant notre ère, a atteint son apogée sous la dynastie T'ang (618-907). Nous présentons ici un choix de poèmes des trois plus grands poètes de cette dynastie : Li Po (701-762), Tu Fu (712-770) et Wang Wei (701-761). Il est remarquable qu'ils représentent, chacun à sa manière, les trois principaux courants de la pensée chinoise. C'est ainsi que Li Po, le taoïste, épris de liberté, chante la communion totale avec la nature et les êtres ; que Tu Fu, le confucéen, soucieux de l'engagement, exprime avant tout la souffrance de l'homme, mais également sa grandeur ; et qu'enfin Wang Wei, l'adepte du bouddhisme Ch'an (Zen), fixe ses expériences méditatives dans des vers d'une parfaite simplicité.

李 白 Li Po

Buvant du vin avec un ami

Face à face, nous buvons ; les fleurs du mont s'ouvrent.
Une coupe vidée, une autre, et une autre encore...
Ivre, las, je vais dormir ; tu peux t'en aller.
Reviens demain, si tu veux, avec ta cithare !

A un ami qui m'interroge

Pourquoi vivre au cœur de ces vertes montagnes ?
Je souris, sans répondre ; l'esprit tout serein.
Tombent les fleurs, coule l'eau, mystérieuse voie...
L'autre monde est là, non celui des humains.

Singes blancs

Singes blancs en automne,
Dansants, légers comme neige :
Monter d'un bond dans l'arbre,
Et boire dans l'eau la lune.

Voyageur maritime

Voyageur maritime
En sa barque de vent,
– oiseau fendant nuage –
Par-delà tout, s'efface.

Lavé et parfumé

Si tu te parfumes,
 ne frotte pas ta coiffe ;
Et si tu te baignes,
 n'essuie pas ta robe.
Sache-le bien, le monde
 hait ce qui est pur.
L'homme à l'esprit noble
 cache son éclat.
Au bord d'une rivière
 est le vieux pêcheur :
« Toi, moi, à la source
 nous retournerons ! »

Banquet d'adieu au pavillon Sieh T'iao

Le jour d'hier m'abandonne, jour que je ne puis retenir.
Le jour d'hui me tourmente, jour trop chargé

d'angoisses.

Sur dix-mille li, le vent escorte les oies sauvages ;

Face à l'ouvert : enivrons-nous dans le haut pavillon !

Comment oublier les nobles esprits, les génies de l'ère

Chien-an,

Et le poète Sieh T'iao dont le chant pur hante ce lieu ?

Hommes libres, superbes, aux rêves sans limites :

Monter au firmament, caresser soleil-lune !

Tirer l'épée, couper l'eau du fleuve, elle coule de plus

belle ;

Remplir les coupes, y noyer les chagrins, ils remontent

plus vifs !

Rien qui réponde à nos désirs en ce bas monde.

Demain, cheveux au vent, en barque, nous voguerons !

Buvant seul sous la lune

Pichet de vin, au milieu des fleurs.
Seul à boire, sans un compagnon.
Levant ma coupe, je salue la lune :
Avec mon ombre, nous sommes trois.
La lune pourtant ne sait point boire.
C'est en vain que l'ombre me suit.
Honorons cependant ombre et lune :
La vraie joie ne dure qu'un printemps !
Je chante, et la lune musarde,
Je danse, et mon ombre s'ébat.
Eveillés, nous jouissons l'un de l'autre ;
Et ivres, chacun va son chemin...
Retrouvailles sur la Voie lactée :
A jamais, randonnée sans attaches !

杜甫 Tu Fu

En regardant le mont T'ai

Voici le Mont des monts
ah ! comment le dire ?
Couvrant Ch'i-Lu, verdure
à perte de vue.
Création, cristallisant
la grâce divine ;
Ubac et adret découpent
aube et crépuscule.
Gorge frémissante : où naissent
les nuages épais ;
Regards tendus : où pénètre
l'oiseau de retour.
Que n'atteint-on, un jour,
le dernier sommet ?
D'un regard : tous les monts
soudain amoindris !

Chevaux barbares de l'officier Fang

Cheval de Ferghana, barbare :
Souple ossature aux angles tranchants.
Oreilles dressées en bambous taillés ;
Pattes légères que soulève la brise...

Là où tu vas, rien ne t'arrête ;
Ma vie te confierais, et ma mort !
Haut coursier, nos rêves partagés :
Sur mille li fendre l'espace ouvert !

Printemps captif*

Pays brisé
 fleuves et monts demeurent ;
Ville au printemps,
 arbres et plantes foisonnent.
Temps de malheur
 arrache aux fleurs des larmes ;
Aux séparés,
 oiseau libre blesse le cœur.
Flammes de guerre
 font rage depuis trois mois.
Mille onces d'or :
 prix d'une lettre de famille !
Rongés d'exil,
 mes cheveux blancs se font rares,
Bientôt l'épingle
 ne les retiendra plus.

* Ce poème et le suivant furent écrits par Tu Fu vers 756, durant la rébellion de An Lu-shan qui mit le pays à feu et à sang. Le poète fut retenu comme prisonnier dans la capitale dont le nom signifie, comme par ironie : Longue-Paix ; tandis que sa femme et ses enfants demeurèrent dans une ville éloignée : Fu-chou.